Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 28 (1960)
Heft: 2

Artikel: Le couteau
Autor: Goudin, André
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-567773

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le couteau

Je l'avais rencontré, un soir de septembre, dans un bar de la place Blanche. Cela se passait au temps où j'avais encore mes cheveux et un visage agréable.

Il était venu s'accouder près de moi, sur le zinc. Il me sourit et dit:

— C'est bon ce que vous buvez là?

Comme j'hésitais à répondre, il ajouta:

— ça doit coûter chérot?

Je venais de toucher quelque argent pour une nouvelle publiée dans je ne sais quelle revue, et pour fêter cet événement, je m'étais offert un whisky! Je me décidai à répondre:

— C'est du whisky. Vous aimez ça?

Il eut un petit rire triste. Puis, me montrant son verre de vin rouge:

— Sais pas. Je ne connais que le malaga du chômeur!

Je le regardai sans mot dire. Il était maigre, joli, avec un visage pâle qu'un foulard de soie rouge, noué autour du cou, rendait plus pâle encore. J'hésitais à lui donner un âge; il devait avoir celui de toutes les petites crapules que le vice et l'alcool conservent. Ses yeux étaient verts, et une grosse mèche blonde qu'il faisait sauter avec un tic enfantin, tombait sur son oeil droit.

Je demeurai un moment perplexe, car l'allure de cet éphèbe chlorotique ne laissait pas de m'inquiéter. Mais, comme ses yeux se posaient sur les miens avec une insistance voluptueuse, mon désir fut plus puissant que ma peur. Repoussant son verre de vin, je criai:

— Garçon, un whisky pour monsieur!

Etait-ce une illusion? Dans le regard morne du garçon versant l'alcool à mon jeune inconnu, regard qui allait sans cesse du petit voyou à moi, je crus lire une sorte de muet avertissement . . . Mais le premier geste était fait; il fallait bien que tout le corps y passe.

Ce que fut notre conversation, je ne m'en souviens guère. Dans ces sortes de rencontres, les mots ont moins d'importance que les yeux, que certains gestes suspects qui sont comme des ébauches de caresses . . . Une main posée sur une épaule qui fléchit, un regard appuyé sur une croupe que le tabouret stylise jusqu'à en faire un désir ornemental, une mèche blonde qui danse sous le néon, il n'en faut pas davantage pour que le plus équivoque des bars devienne la tour de Mélisande.

Je me souviens seulement qu'il me jeta son prénom comme un baiser: Jojo. Il ajouta qu'il avait fait son service militaire dans les parachutistes, et que sa mère avait été danseuse à l'Opéra. Qu'y avait-il de vrai dans tout cela? Rien, sans doute. Mais peu m'importait la vérité. On ne demande pas ses pièces d'identité au plaisir qui passe.

Ce que je n'ai pas oublié, par exemple, c'est que le whisky coula trois fois dans nos verres, que j'étais fort excité, et que le peu d'argent que m'avait rapporté mon article y passa!

Un peu avant minuit, il y eut la sortie d'un cinéma voisin. Le bar s'emplit d'une foule bruyante; elle nous écrasait contre le comptoir et semblait vouloir nous arracher l'un à l'autre. — On les met? me cria Jojo, sautant de son tabouret et disparaissant dans la vague humaine, car il

était d'assez petite taille. Nous nous retrouvâmes sur le boulevard, et devant ce petit voyou blême au foulard rouge, l'envie me prit de le planter là et de me précipiter dans la bouche du métro.

Sorti de son cadre de musiques vulgaires et de néon, Jojo se découvrait brusquement miteux, douteux, tout chargé de la sale volupté des nuits de Montmartre. Comme il se tenait à quelques pas de moi, je voyais mieux son pantalon rayé dont je n'avais, jusqu'alors, contemplé que les plis qui trahissent le bas-ventre; c'était un vieux pantalon incolore, lamentablement effiloché du bas, et flottant sur des espadrilles pleines de boue. Mais Jojo avait pris mon bras:

— On va à l'hôtel, ou chez toi?

Il venait de me tutoyer pour la première fois. Ce fut comme si sa bouche se posait sur ma bouche. Ai-je dit qu'il avait la bouche la plus mignonne et la plus sensuelle du monde? Une bouche petite, molle, palpitante, d'un beau rouge frais et charnue comme la pulpe d'une prune à cochons. Une fois encore le désir m'aveugla, et je m'entendis murmurer:

— Allons plutôt chez moi . . . J'habite tout près d'ici, à Barbès.

Jojo me regardait d'un air étonné. Je pense que ma tenue sévère, mes lunettes d'écaille et le livre que je promenais toujours avec moi à l'époque, lui avaient laissé supposer que j'habitais très loin de Montmartre, au quartier latin peut-être?

Parvenus au métro Barbès, nous nous engageâmes dans une rue sombre dont le nom importe peu ici. Nous fûmes bientôt devant la porte de ma maison, une très vieille maison de deux étages. J'y occupais, au rez-de-chaussée, un modeste logement composé d'une grande pièce avec deux fenêtres sur la rue, et d'une cuisine de poupée. De l'autre côté du couloir, un logement semblable était habité par un ménage d'ouvriers, jeunes et sympathiques.

Je devinais mon compagnon fâcheusement impressionné par l'aspect vétuste de l'immeuble, mais ses sourcils se défroncèrent lorsque j'eus allumé une grosse lampe de chevet, après avoir refermé silencieusement sur nous la porte de ma chambre, laquelle donnait directement sur le couloir. Il s'écria:

— Merde, alors! A voir la cambuse, on ne croirait jamais que c'est aussi chouette, chez toi!

Il est vrai que, sans être luxueuse, la pièce que je baptisais pompeusement «studio» était plaisante et intime. De grandes cretonnes claires, quelques meubles anciens, des carpettes joyeuses, un divan profond rempli de coussins rouges et verts, des tas de livres sur les étagères, et, fixées sur les murs par des punaises, quelques belles reproductions d'Utrillo, de Vlaminck et de Van Gogh, mes peintres préférés. Tout cela était gai et simple, frais comme le rire d'une jeune fille dans un bouquet de fleurs.

Découvrant le modeste piano droit qui occupait le fond de la pièce, Jojo s'exclama:

— T'as même un piano? Si tu nous jouais une java?

— A une heure du matin? Tu n'es pas fou? Je vais réveiller les voisins . . .

— Ah! c'est vrai . . . t'as des voisins.

Sa réflexion me fit éclater de rire. Pourtant, devant son air bizarre, je me sentis brusquement mal à l'aise. Et, l'allure féline de Jojo me rappelant ma petite chatte enfermée dans la cuisine, je m'écriai, avec un enjouement qui s'efforçait de masquer ma nervosité grandissante:

— Ah! mon Dieu! Et Mademoiselle Poussine que j'oubliais de te présenter!

— Quoi?

Il me regardait, debout contre le piano, une main posée sur l'instrument, l'autre triturant je ne sais quoi dans la poche de son veston... un paquet de cigarettes peut-être? Je me dirigeai vers la cuisine dont j'ouvris la porte, et Poussine, qui n'attendait que ce geste que je faisais chaque soir en rentrant chez moi, se glissa dans la chambre, tendre et miauleuse.

C'était une petite chatte noire aux yeux bleus, appartenant à cette famille de chats qui vous suivent comme des chiens, et dont j'ai oublié le nom. Selon un rite charmant qu'elle pratiquait depuis le jour où je l'avais recueillie sur l'avenue de Clichy, la petite bête agrippa mon pantalon, puis mon veston, attrapant un bouton par-ci, une ouverture de poche par-là, et dans une sorte d'alpinisme caressant, vint finalement s'installer sur mon épaule, tandis que sa langue râpeuse caressait ma joue.

— Elle est marrante! dit Jo. Puis, traînant ses espadrilles, il vint tout contre moi, une main sur ma braguette, l'autre levée pour caresser ma meilleure amie.

A peine eut-il posé ses doigts sur le plumage de merle-chat de Poussine, qu'à ma grande surprise, cette petite chatte mondaine qui recevait fort civilement tous mes amis, allant même jusqu'à se gorger de ronrons sur leurs genoux, parut devenir folle tout d'un coup... Son dos s'était hérissé dans un triangle de rage monté sur quatre pattes en fil de fer, ses yeux flamboyaient, et de sa gueule déplissée sur des perles blanches et du velours rouge, sortaient des feulements injurieux qui giclaient dans ses moustaches.

— Tu parles d'une vache, dit Jo. Je crois que ma gueule ne lui revient pas!

Dans un miaulement aigu, la chatte avait bondi de mon épaule sur mon petit bureau laqué de rouge, et comme je m'approchais pour la calmer, je fus pris à mon tour d'une terreur panique. La sueur de Poussine avait disposé, sur la laque, un bouquet de fleurs étranges qui étaient les empreintes de ses pattes. Et je venais brusquement de me souvenir d'une page de Colette décrivant cette sueur de la PEUR, l'unique sueur du chat...

Je regardait Jo, dont la petite gueule de teigne était à quelques baisers de moi. Son foulard rouge s'était entrouvert sur un cou de jeune fille, curieusement cabossé d'une ingrate pomme d'Adam. Dans mon angoisse, une pensée me vint, merveilleuse, imprévue, telle une étincelle jaillie du foyer de cette peur que je couvais depuis notre arrivée dans la chambre. Prenant sur moi le sourire, je dis au garçon:

— Essaye de séduire Poussine pendant que je vais faire pipi...

Tu sais, ici c'est une vieille cambuse, et les cabinets sont au bout du couloir!

A mon grand soulagement, Jo ne manifesta aucune surprise. Mais, au lieu d'aller vers la chatte qui s'était tapie sous un fauteuil, je le vis se diriger vers le divan. Il s'y laissa tomber de tout son long, les jambes écartées, sa main droite toujours enfouie dans la poche de son veston, tel un fumeur qui s'apprête à sortir ses gauloises et se ravise sans cesse . . .

J'avais soigneusement refermé derrière moi la porte de la chambre qui donnait sur le couloir. La nuit était belle, et celui-ci se trouvait éclairé par la porte du vestibule. Mais une seule porte occupait mon esprit, comme celle d'un poste de police où l'on va demander du secours: celle du gentil ménage d'ouvriers, mes voisins. Je n'avais que quelques pas à faire pour l'atteindre.

Je frappai doucement, afin de ne pas éveiller l'attention du jeune truqueur que j'avais si imprudemment amené chez moi. On ne répondait pas, et j'entendais mon coeur battre follement dans ma poitrine. Si l'autre allait sortir? Je frappai de nouveau, plus fort cette fois, et j'eus envie de hurler de joie en entendant le grincement d'un sommier.

Il y eut le cricri terriblement amical d'une clef dans la serrure, et dans l'entrebâillement de la porte, apparut la jolie tête échevelée du mécano Gilbert Martinet, mon voisin. Bien que nos relations n'eussent jamais dépassé celles d'un agréable voisinage, je faisais souvent un brin de causette avec lui, lorsque nous nous rencontrions dans le couloir. J'allais même jusqu'à l'appeler «Monsieur Gilbert», familiarité qu'il me rendait en m'appelant «mon petit vieux», mais qui semblait déplaire à son épouse, moins bavarde que lui, et peut-être plus clairvoyante?

Dans mon affolement, je m'écriai:

— Monsieur Gilbert . . .

Il m'interrompit d'un grand geste de la main:

— Pas si fort! Ma femme a fait la lessive jusqu'à onze heures ce soir, elle est crevée et roupille à poings fermés.

Il sortit alors, et après avoir doucement refermé sa porte, il me demanda:

— Qu'es-ce qui se passe? Vous êtes tout pâle . . . vous n'êtes pas malade?

Je me sentais déjà plus rassuré devant ce gaillard de trente ans environ, aux yeux clairs, aux cheveux blonds, à l'énergique et enfantin visage de cow-boy. Ne m'était-il pas arrivé souvent de lui dire, non sans quelque équivoque malice: «Monsieur Gilbert, vous devriez faire du cinéma. Vous seriez un merveilleux jeune premier américain! . . »

Prenant sa main dans la mienne, je dis très vite:

— Monsieur Gilbert, c'est peut-être idiot, mais j'ai la frousse . . . une frousse terrible!

Il me regardait, tout embelli de sommeil. Il était contre moi, je lui parlais bouche contre bouche . . . Et, malgré ma peur, je ne pouvais ôter mon regard de sa large poitrine, de la fraise violette d'un sein, tout cela découvert par le peignoir de bain qu'il avait revêtu en hâte. La nuit était chaude, et sans doute devait-il dormir tout nu? Drapé dans le tissu éponge, il me faisait penser à un catcheur prêt à monter sur le ring.

Je crus avoir entendu du bruit dans ma chambre; je lâchai le morceau:

— Monsieur Gilbert, j'ai fait une connerie . . . J'ai amené chez moi un type rencontré dans un bar, et maintenant j'ai peur!

— Ah! bon, je comprends tout, dit Gilbert, avec une insolence souriante. Puis, il ajouta simplement:

— Alors, allons-y!

La suite fut fulgurante, incroyable. Mon voisin avait ouvert violemment ma porte, moi je me tenais derrière lui. A son entrée, Jojo qui était toujours étendu sur le divan, fit un bond de félin, retomba sur ses espadrilles, demeurant ensuite immobile, avec je ne sais quel aspect de jouet mécanique. Puis, le jouet se mit à parler, gouailleur:

— T'aurais dû me prévenir que t'avais invité des copains!

Son foulard rouge était tombé sur le tapis, et il ne cherchait pas à le ramasser. Mais il avait de nouveau glissé sa main droite dans la poche de son veston. Cependant, Gilbert avait foncé droit sur lui. Je le vis saisir le poignet de Jojo, le tordre, et je l'entendis siffler furieusement:

— Lâche, ça, espèce de petit con!

Une main arrachée de sa poche, des doigts qui s'ouvrent, et l'inquiétant éclair d'un petit couteau de cuisine à manche noir, qui tomba sur le tapis. C'était un couteau semblable à celui dont je me servais pour éplucher mes patates de célibataire . . .

— Et maintenant, fous-moi le camp, petite salope!

Lorsque je revis cette scène, qui m'affecta, je l'avoue, pendant longtemps, il me semble avoir assisté à un vieux film muet de Charlot, un de ces films qui font rire les gens, et me donnent, à moi, envie de pleurer . . . Mon défenseur avait saisi Jojo au collet, et il lui faisait traverser la chambre à coups de pied dans le cul. A chaque coup, le pauvre petit pantin rebondissait silencieusement, et cela me faisait mal. Que Gilbert manoeuvrât muettement pour ne pas réveiller sa femme et les voisins, voilà qui me paraissait naturel; mais que l'autre ne réagît point en nous crachant des injures, voilà qui me confondait et me serrait le coeur. En outre, j'avais honte d'une peur qui m'avait fait agir lâchement, car mon coeur n'est jamais du côté des gendarmes.

De la porte de ma chambre, spectateur glacé, je vis le pauvre Jojo malmené jusqu'au bout du couloir, la porte d'entrée s'ouvrir silencieusement (je ne dirai jamais assez combien un tel silence était angoissant!) et, d'un dernier coup de pied lancé dans cet endroit que j'avais souhaité de caresser, le plaisir noctambule s'évanouit dans la nuit . . .

Mon voisin était rentré dans ma chambre, dont il avait doucement refermé la porte. Je notai qu'il avait tourné la clef dans la serrure, craignant peut-être le retour de la petite frappe?

J'étais tombé assis sur le bord du divan, où Gilbert vint me rejoindre, rajustant le peignoir de bain sous lequel il était nu. Ma petite chatte, sortie de je ne sais où, bondit sur ses genoux, et il me dit, tout en la caressant:

— Vous avez eu chaud, hein?

Lui aussi avait chaud; ses cheveux blonds étaient collés sur son front par la sueur. Il bougonna:

— Entre nous, faut être un peu cinglé pour ramener n'importe qui chez soi, en pleine nuit! Vous n'aviez donc pas vu sa gueule? Un vrai truqueur.

Le mot «truqueur» me mit à l'aise. Je venais de comprendre que mon

voisin le mécano était peut-être plus à la page que je ne le pensais? Je lui dis:

— Je voudrais vous dire . . . je voudrais trouver des mots pour vous remercier . . . Sans vous, je serais peut-être mort en ce moment?

Gilbert sourit:

— Mort, ça m'étonnerait . . . mais sûrement bien amoché! Et votre portefeuille aussi!

Après tant d'émotions, j'étais heureux de sentir le garçon près de moi. Pour le garder plus longtemps, je lui dis:

— Qu'est-ce que vous diriez d'un petit verre de rhum?

— Ce n'est pas de refus, et ça vous fera du bien aussi . . . vous êtes blanc comme un slip!

Revenant de la cuisine, avec la bouteille et des verres, je constatai que Gilbert s'était à demi étendu sur le divan, le dos sur des coussins, le bras posé sur la table de chevet, près de la lampe qui répandait une lumière rose. Je demandai:

— J'espère que votre femme n'a rien entendu?

Il but de travers, à cause de son rire:

— Elle, pensez-vous! Les jours de lessive, elle est tellement crevée qu'elle dort comme une touche!

Je pensai qu'il voulait dire «une souche», sachant, par expérience, que les touches que l'on fait dorment d'ordinaire assez mal . .

Gilbert avait reposé son verre, et nous nous taisions. Il me regardait en souriant, tandis que l'éclairage complice de la lampe posait, sur son mâle visage, un masque de féminité qui m'enchantait. Lui rendant son sourire, je murmurai:

— Monsieur Gilbert . . .

— Quoi donc, mon petit vieux?

— Après ce qui vient de se passer ce soir, je pense que vous avez compris?

— Compris quoi?

Je me penchai vers une petite oreille qui était comme une fleur rouge, sous le bord de la lampe:

— Compris bien des choses . . . je veux dire des choses que je me suis toujours efforcé de cacher . . . à vous et aux voisins.

— Et alors?

Il souriait toujours. Posant ma main sur son épaule, tout près de son cou, je demandai très vite:

— Alors, je ne vous dégoûte pas! Vous continuerez à me serrer la main, comme avant?

— Ce que tu peux être bête, tout de même!

Je n'eus guère le temps de m'étonner de ce tutoiement imprévu. De son bras gauche, Gilbert m'avait attiré contre lui, tandis que sa main droite éteignait la lumière. Dans l'obscurité, le mouvement qu'il fit pour s'étendre avait fait glisser ma tête sur sa poitrine. A la douceur salée d'une peau de blond sous mes lèvres, au roulement voluptueux des hanches sous mes mains, je compris que Gilbert avait rapidement ouvert son peignoir de bain et que sa nudité brûlait contre moi.

*

Vers trois heures du matin, après le départ de Gilbert, j'aperçus sur le tapis le petit couteau et le foulard rouge de Jojo. Par un défaut de la lame et une légère entaille dans le manche, qu'elle ne fut pas ma surprise de découvrir que ce couteau de cuisine était le mien! Je m'en étais servi, la veille, pour couper les pages d'un roman frais, et l'avais oublié sur mon petit bureau.

En entrant dans ma chambre, et profitant sans doute de ce que je lui tournais le dos pour allumer la lampe de chevet, Jojo avait dû fourrer le couteau en vitesse, dans sa poche. Mais dans quel but? Plaisanterie douteuse? Manie de chapardeur? Ou bien . . .

Longtemps, je me posai ces questions sans pouvoir y répondre. Mais, revoyant l'équivoque petite marionnette balancée de ma chambre à coups de pied aux fesses, sans que la moindre protestation ne s'échappât de sa tendre bouche charnue, j'avais mauvaise conscience et rougissais de ma peur.

Qui me dira jamais si celui que j'avais pris pour un vilain truqueur, n'était pas seulement un joli plaisir truqué?

André Goudin.

Rions un peu

par Scorpion

La plus perdue de toutes les journées
est celle où l'on n'a pas ri.
Chamfort.

Le rire n'est pas un péché, bien au contraire. Dans certains cas, il est même un excellent remède. Certes, nous avons des soucis, des problèmes à résoudre (qui n'en a pas, d'ailleurs?), nous appartenons à une minorité incomprise, moquée, persécutée parfois. Il n'empêche qu'une figure morose n'arrange pas les choses, qu'elle indispose le plus souvent le monde qui nous entoure et n'est donc point faite pour nous attirer des sympathies.

Deux auteurs français, Albert Aycard et Jaqueline Franck [1]) ont eu la géniale idée de publier un ouvrage capable de dérider les plus sombres. Ils y ont réuni des centaines de coupures de journaux souffrant de coquilles et prêtant par conséquent aux confusions les plus incroyables. Ils ont également recueilli de petites annonces dont le contenu dépasse tout ce qu'on saurait imaginer. Enfin, l'ouvrage est illustré de photographies: reproductions d'affiches, réclames diverses, titres de périodiques rédigés, eux aussi, dans un style d'une effarante ambiguïté.

De ce livre, j'ai extrait quelques passages qui nous concernent. Mon intention n'a pas été de répondre à votre attente — loin de là — mais

---

[1]) Albert Aycard et Jaqueline Franck. — La réalité dépasse la fiction. Gallimard, Paris (2 vol.)